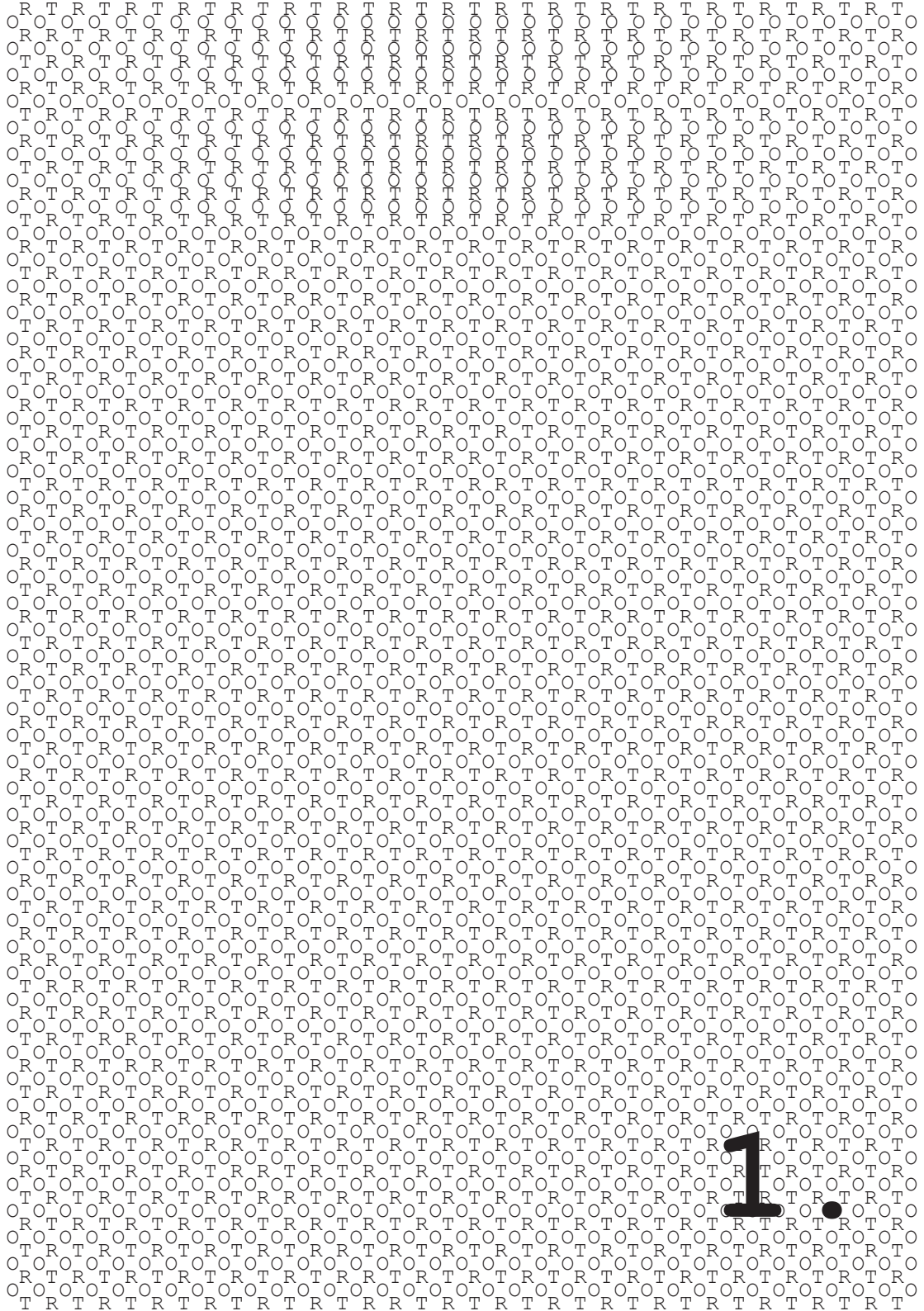
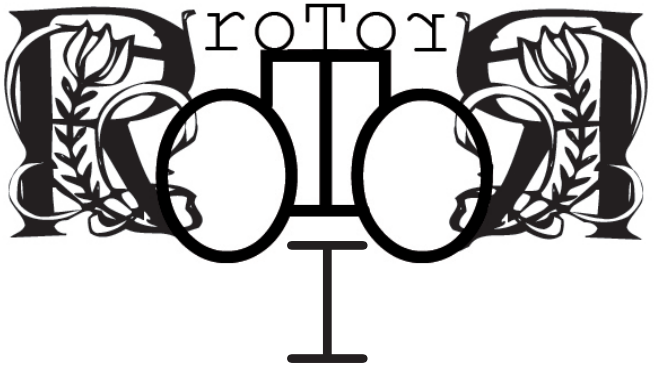

1.



Nous remercions très chaleureusement chacun des auteurs
et chacun des artistes ayant contribué à RoToR.

RoToR 1. présentent les numéros ayant été mis en ligne
entre avril 2009 et janvier 2011 sur le site de Corner !
http://corner.as.corner.free.fr/rotor.html

Comité de rédaction : Anne Kawala, Esther Salmona, Sarah Tritz.

RoToR se pose la question de savoir comment les *otors* se lisent, appréhendent ce qui, otor d'eux, se crée. Depuis avril 2009, premier numéro mis en ligne, nous convions un premier *otor* à nous proposer un texte. Ce premier texte est transmis à un plasticien qui, à partir de celui-ci, crée cinq planches (dessins, photomontages, photographies). Ce même premier texte est envoyé à un second *otor*, qui y répond, réponse transmise à un troisième *otor*, etc.. Un numéro de RoToR se conclue quand cinq *otors* ont été invités. Correspondance non-illustrative de la première à la dernière planche au premier texte jusqu'au dernier, les principes sont assez souples : la plateforme expérimentale et initiale se situe sur internet.

1

dodécaphonıes

Benjamin Hochart

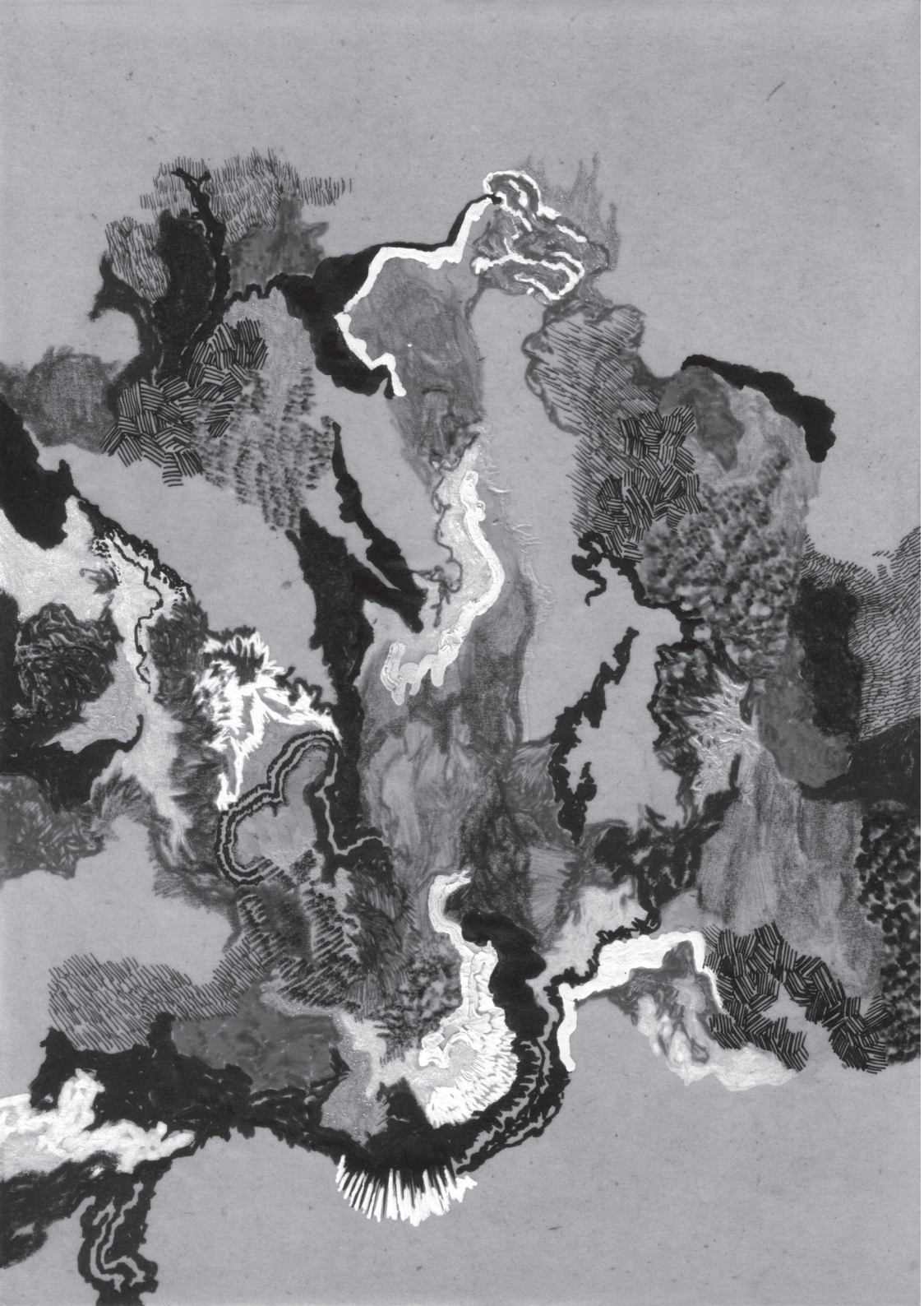
Arno Calleja
Loreto Martinez Troncoso
Marie-Céline Siffert
Rémi Froger
Alban Lefranc

aujourd'hui j'ai rangé ma chambre et j'ai passé l'aspirateur puis je me suis allongée des minutes sur le lit pour me faire la chose dans la culotte qui m'a fait grandir les tétons après j'ai fait la gymnastique sur le tapis et les étirements

alors mon âme s'est allongée au tapis à côté de moi et je me suis rencontrée l'être psychique quelques minutes à mes côtés pendant que j'assouplissais les fessiers et les abdominaux m'ont un peu fait mal

alors j'ai eu l'intention d'exécuter une sorte de danse lente sans musique et j'ai dansé presqu'immobile j'ai voulu me supprimer l'être nerveux en essayant de m'évaporer l'être de nerf et de volonté par la danse mais ça n'a pas marché

alors j'ai fait les observations sur la table, et j'ai fait les observations dans le lit, et j'en ai déduit que rien ne tient dans le sexe ni dans l'écrit, alors j'ai fait les observations dans la nature, les montagnes autour de ma chambre, et j'en ai déduit que la science naturelle était la seule chance de connaître les principes de l'énergie parce que les plantes et les animaux n'y vont pas de main morte à persévérer dans leur être sans parler



« On peut remarquer que les plantes peuvent se maintenir en vie sans se déplacer. Elles puisent leur nourriture directement dans le sol, à l'endroit où ils se trouvent. Et grâce à l'énergie du soleil, elles transforment cette matière inanimée qui est dans le sol, en leur propre matière vivante »
(extrait extrait de *Mon oncle d'Amérique* de Alain Renais, 1980)

Et *je* hésite si continuer à rester là, débouts, droits comme une plante. « (…) l'après-midi, regarder depuis la terrasse olympienne et observer la misère du monde… Que ferait-il? Il tournerait le dos au cosmos. Il ne voudrait plus rien avoir à faire avec lui. Il se replierait dans le monde intermédiaire, il quitterait même l'Olympe, parce qu'on en voit beaucoup trop depuis ce point élevé – (…). Il ferait savoir qu'il est mort. À présent, (…) ? Une phrase de Cioran me vient à l'esprit. Il dit quelque part que l'unique signe indiquant à coup sûr que quelqu'un a tout compris serait le voir se mettre à pleurer comme un éperdu.»[1]

Et (l'apprentissage de) la solitude, c'est un choix ou c'est malgré ~~moi~~ nous? Voilà la question qui a surgi autour de la table quand on a parlé d'*Un homme qui dort* l'autre soir. ~~Tu t'en souviens ?~~

Je décide de rester encore là, mais cette fois-ci, dit, sans parler. *Je* pense qu'a déjà trop parlé. Est-ce que… à force de vouloir tout dire on finit pas par ne rien dire ?

Je lève les yeux de sa table de lecture et observe que je ne pleure pas. ~~(Pas encore (?))~~

1 Lu dans *Théorie heureuse et théorie moderne*, dans *Essai d'intoxication volontaire,* conversation entre Peter Sloterdijk et Carlos Oliveira.

Je me détache, donc.

Je ne sais jamais d'où ça vient / *je* l'ai travaillé en rêve / *je* ne sais rien.

Je comme transition, passage, comme si *j*'allais un jour.

Concurrence végétale du déplacement,
je aux frontières fluctuantes des énoncés des vies,
à partir de / vers, l'autre.

À l'endroit même des plantes foisonnantes *je*.

C'est ce que *je* retiens surtout de points de vue démultipliés,
et *je* reviens au prétexte pour,
pluriel.

La terrasse pour la hauteur et la fenêtre pour la fente,
la montagne massive ne bouge pas de sa démarche, ne se remue.

Mais *je* attrayant / périlleux m'accorde à,
en genres en nombres alors que *je*
ne suis pas moi, histoire de pudeur pudeur

à se superposer en voix-off, entre ce qui se dit ne se dit pas

à distance.

Silence ou sous-entendus ou trop parler cette langue qui
s'entretient avec l'éclaircie en cours.

Plus *je* déconstruis,
tout ça pour les amener à se croiser se fréquenter s'agiter avec leur origine commune, plus les nuages s'enroulent autour.

Personne.

À chaque fois ça m'arrive ça ça m'intéresse, de cause à effet les mots tantôt s'ajoutent tantôt s'effacent.

être est une découpe, reconnaissez-le,
pas le moindre espace entre deux impulsions,
il a tourné en rond pendant cinq jours,
vous pensiez qu'il parlerait de la déchirure des étoffes,
des lignes bavées sur les piliers, des traces de freinage.

Ne tenant à rien dans l'inclinaison italique,
je suis un assemblage de terminaisons.

Ils passent et s'enfouissent dans les draps sales,
reconnaissez qu'être se déplie, que les phrases sont
ceci : je vous manque, je lui manque, reconnaissez-
le, que je suis une fêlure dans le rythme.
Où se déroule l'action les surfaces se courbent.

Il est souvent dehors, des phrases en cours,
une succession de terrasses qui se délitent.

Ne développant pas de - pas d'identité de culture de -
champignons de - des vis à tête fraisée, pelures
du verbe être. Il ne prendra qu'une seule carcasse radiale,
par manque de conditions de lieux d'objets, des post-it
sur la berge, des briques orangées ne coïncidant pas.

Reconnaissez-le, je vais vous dire, vous dédire, une pupille,
une agglutination de mots, dans la projection continue

On a creusé, on était plusieurs, des tas, des centaines rien qu'à nous deux, on a creusé des galeries, sous la ville, sous le jour, sous la langue, pendant des jours, tous les deux des centaines, avec les moyens du bord, avec ce qui restait, on s'est rongés tout ce qui dépassait, on s'est enfoncés partout où la place, on s'est foutu les trous tant qu'on pouvait, au petit hasard, au petit bonheur, on a cherché l'âme, le grand truc derrière, et on a senti que ça venait, ça coulait par moments, promesse, promesse, de l'être en barre, on s'en est mis jusque-là, on saurait pas dire si c'était bon, en tout cas moi je saurais pas, on avait pas le temps, occupés qu'on était à creuser, à plusieurs, des centaines, des galeries sous notre jour, sous notre vie, loin dessous, profond, profond, profondément très loin d'eux, loin d'eux qui sont tous, on a creusé seuls, ça s'est fait comme ça, on a prévenu personne, on a gardé ça pour nous, bien au chaud, avalé jusqu'à l'ultime goutte,

ils disent cinq jours, suggèrent accident, parlent piliers freinages, détails minuscules, draps sales vis à tête fraisée, ils sont tous, ils ne voient rien à force d'être tous, ils avancent tous dans la ville, tous dans la rue, tous dans la langue,

on les entend, planqués dans nos galeries, tous les deux des centaines, on les entend qui crient qu'on reconnaisse, qui nous tannent qu'on avoue,

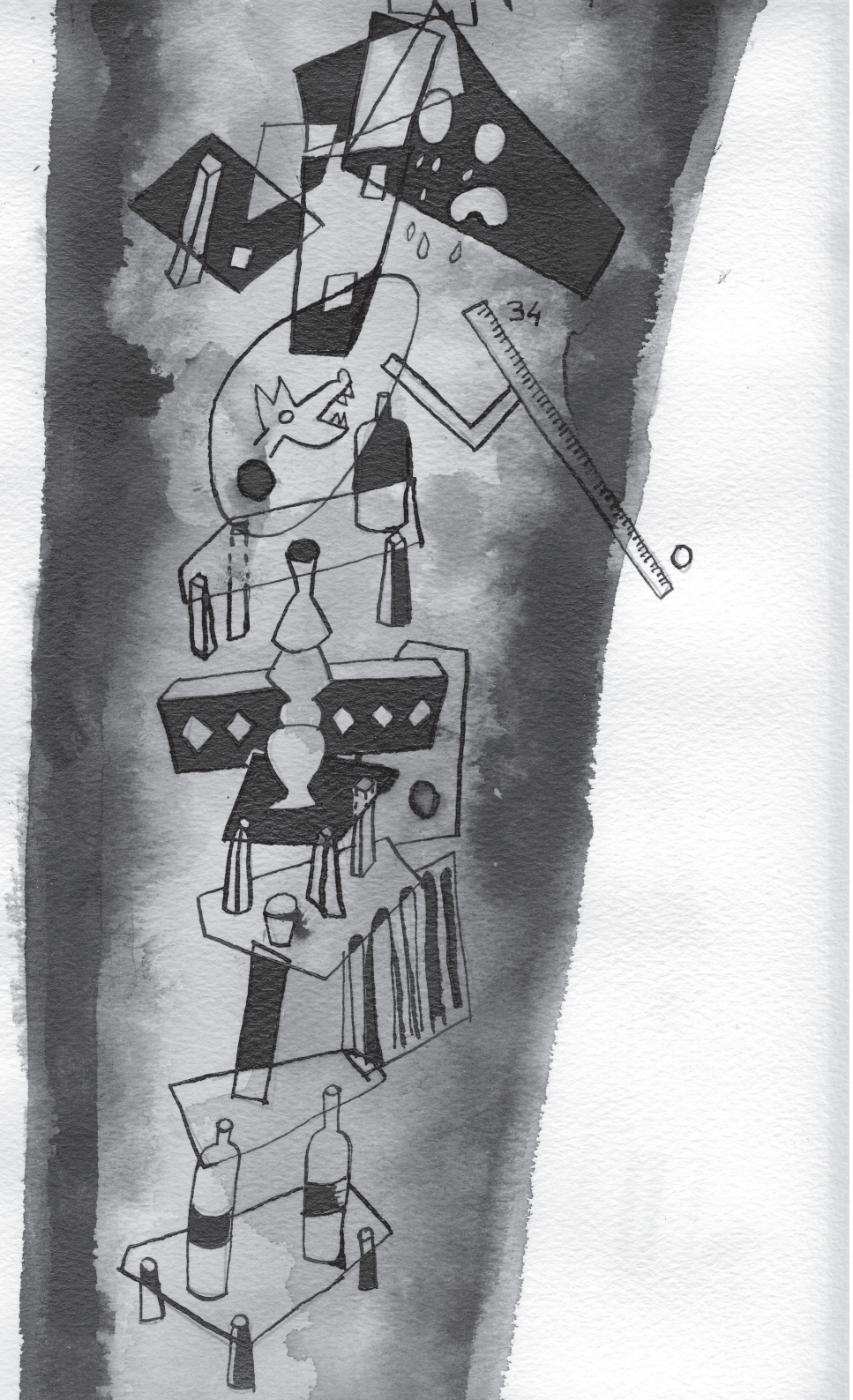
on dira rien, on a creusé seuls, vous n'étiez pas là connards on dit.

2

Les petits empreurs tristes de leurs erreurs

Sarah Keryna
Guillaume Fayard
Eric Houser
Christophe Marchand-Kiss
Florence Pazzottu

Sarah Tritz



Alors, j'ai passé un de ces dimanches de tristesse froide.
J'ai pensé: « Voilà l'automne, son odeur lourde d'écorce mouillée, de terre, les feuilles, la nuit, la rentrée au cinéma. »
L'automne, c'est les films qu'on va voir les samedis après-midi de pluie.

Les samedis après-midi de pluie d'automne, les intérieurs douillets des maisons américaines confortables et bien rangées des banlieues pavillonnaires cossues, avec l'équipement électroménager parfait, les grands vestibules, les escaliers, les nombreuses chambres, les moquettes épaisses, n'ont que plus de charme.

Les films américains l'automne, c'est des enfants qui jouent au base-ball dans un jardin.
C'est des pelouses bien tondues.
Des portières qui claquent, des pneus qui crissent.
Des allées, des bureaux en verre.
C'est des enfilades de buildings.
C'est le bruit des klaxons dans New-York.
C'est les parcs de New-York.

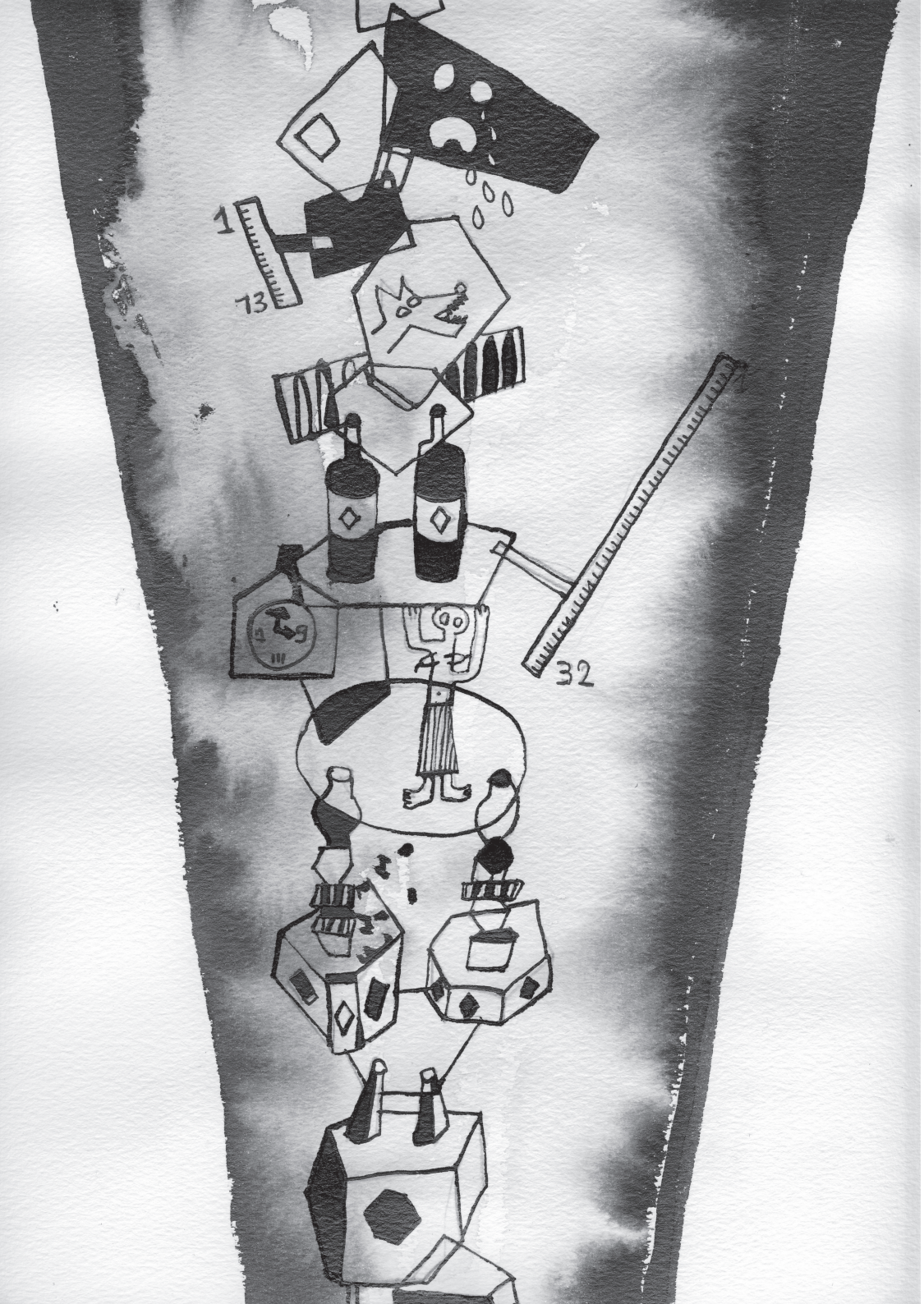
Les quais, les docks, les trottoirs humides, les ponts, les parkings, les taxis, les cadillacs, les pick-up ; les briques des quartiers pauvres, les escaliers de secours, les trafics sur le toit des immeubles, les impasses, les plaques d'égouts fumantes, les bouches de métro, l'errance des ados, la lumière sur le visage des prostituées, n'ont que plus de densité, les samedis après-midi de pluie d'automne.

Les films américains les samedis après-midi de pluie, c'est les grands espaces, les lacs, les rivières, les forêts, les plans dans le désert au coucher du soleil, les motels, les autoroutes, les noms des villes écrits sur des panneaux au dessus de l'autoroute.

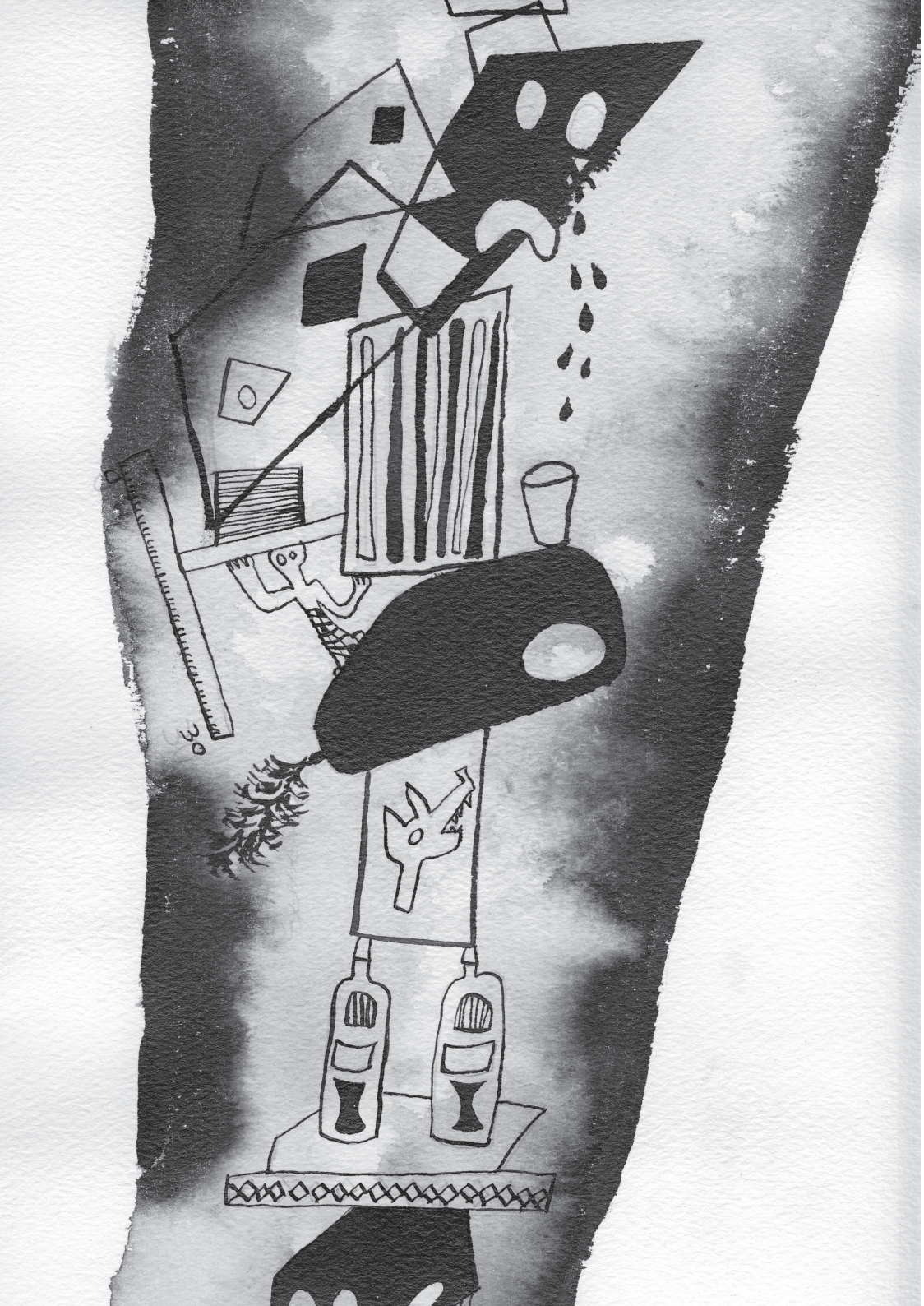
Un film américain ne serait pas un film américain sans un travelling dans une voiture.
Et la musique qui accompagne le travelling dans la voiture.

Les films américains les samedis après-midi d'automne, c'est les routes la nuit, le halo des phares sur les routes la nuit, les villas isolées, les courses-poursuites, les cavales, les fusillades.
Un film américain ne serait pas un film américain sans une arme à feu.

Peut-être parce que l'automne a la couleur du polar, de la mélancolie, que l'automne est la saison des psychopathes, des border- line, des maniaco-dépressifs, la saison des pertes et des failles (c'est en automne que les femmes se suicident le plus, à ce qu'on dit, et les hommes au printemps), peut-être à cause de tout cela, j'associe les films américains aux après-midi d'automne, pluvieux, la plupart de temps.



une liste remplit une page, pas phrase, pont d'autoroute, sous le pont caravanes, nage des anguilles, les virgules sont des plots où rebondir, chaque particule est plusieurs images, de petits grains non-narratifs, germinatifs, proposent au lecteur de porter lui-même à terme « elle gonfle », le lecteur est la serre rêvée, cuisine dimanche, les grains non-narratifs, azur des blocs, moments de table en formica, avril, vent, arêtes toujours probables de l'être locatif, payer le loyer de la serre à intervalles, état des lieux sur fond d'alarme de voiture, d'avions, la liste n'est pas extirpable du reste des (suit série d'adjectifs), de la même façon la maison empile La tentation de Saint Antoine Théories et pratiques de la traduction grenouillères, Talking to the boundaries Quinze variations sur un thème biographique ne sont que, au bord de, bonne histoire d'un film que je raconte, amis dimanche, rythmique de liste, « je sais ce que je veux exactement », histoire suffisamment, si une surprise arrive en cohérence, bon timing de, et histoire *décidée* à l'être, et « scènes de genre », et amène des fictions, pause dehors chaque deux heures, amène des scènes de genre, tout grain verbe et préposition, gobelet, disposition, sous-tasse, non-fiction, voitures embrayant sur la centralité du printemps d'armes à feu que nous reconnaissons à l'écran, et suicides idéologiques, Youtube, occidental précis plein écran devant qui, extra-terrestres, la liste un enchaînement de faits drainés ne se souvenant plus, pas une phrase mais des grains en peau à peau, restes de dimanche, envies de diapositives, chirurgie maison, ouvre la porte, « fais-nous un roman » des familles, écrivains morts aujourd'hui projetant de l'encre sur du papier jauni depuis, leur impuissance à rédiger directement celles que nous écrivons maintenant (projections), nous retournons à « ils enfouissent », nous intervenons, et liste vue comme moyen d'échapper aux genres, et une forme de comprendre, allègement, pour certains une spéculation, critique, pour d'autres un sens large de *poïein* s'installer quelque part déplier la ligne du bureau rédiger les planches, sous le pont herbes, autres tunnels, m'élargissant non-narratifs, germinatifs s'agissant de donner à d'autres l'impulsion de les écrire (s'assurer de le faire soi-même est impossible), créer les, le, ouvrier d'un, des complices valorisent, temps impossible, la serre bouffée de listes-lichens déhiérarchisantes, retourne sans succès nos syntaxes contre les panneaux, les hiérarchies les plus fraîches appuient nouvellement, saisons, faire des phrases en éloignerait la percussion, « petits moments grains » gonfle, la convention à redistribuer équitablement, une question de concertation, forcer des héritiers, assainir à l'avance, directement si l'habitude en était prise, lire autrement, appelés à sortir de nous-mêmes pour des projets inhabitables nous ne faisons rien, jour 28 sommes trop lents décidons de rester là où nous sommes



une liste remplit une phrase

. **nous** ne sommes capables que de lancer un filet à mailles plus ou moins larges où se capturent des objets résiduels précalibrés par lathéorie de notre langage

. **perte** de clarté, opposition ou accord

. **une liste** de règles = appliquer un mot = degrés intermédiaires

. **couleurs inversées**, compensation ou équilibre

. **tout** ce qu'une pièce peut faire

. **accent mis sur le positionnement**, contraction ou expansion

. **deux** personnes pourraient avoir le même corps

. **aucun rapport** fixe de domination et soumission

. **lorsque** ma main est pincée les mots sortent de sa bouche

. **gain de couleur**, n'avoir jamais vu de sa vie que des montagnes et jamais de lacs

. **une ligne** géométrique = possibilité de tracer une ligne réelle

. **la même** bande de papier, randonnée extatique dans le vide azuré

. **les traits** et couleurs du visage sont un symptôme de bonté ou de beauté

. **séparations latérales**, vous dites que la blancheur d'une plume est la même que celle de la neige

. **un arrangement** de comparaisons

. **l'impression** désagréable donnée par la lourdeur du haut d'une porte

. **rouge**, le chameau clairvoyant sait sonder la profondeur des eaux

. **je ne peux** pas soulever le seau

. **mélange optique**, à l'âge où se forment les goûts et les répulsions

. **je n'ai** aucun plan et ne puis en fournir aucun

. **ni cause** ni lien ni harmonie ni union ni spontanéité ni ainsité

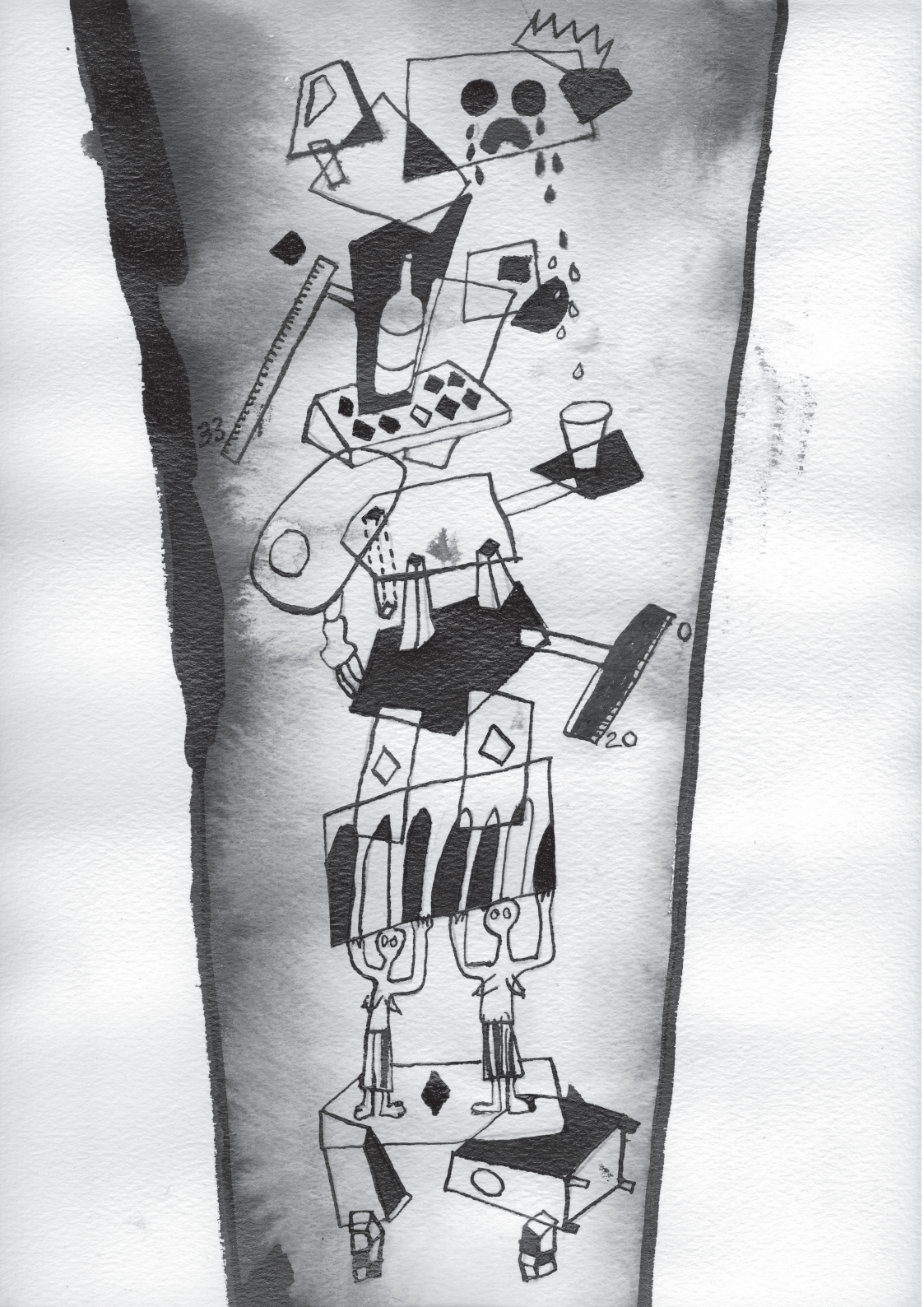
permission de dormir (et sans majuscule à permission et sans s à majuscule)

cjhjrjijsjtjojpjhje jmjajrjcjhjajnjd jkjijsjsj
(parce que : joli et prouvant, prouvant que je suis LE père, et cela ne prouve rien)
un cité (lui ; l'autre, mon autre, l'ami autre, celui que j'ai lu : mon oursitude — baby relax et grains de mourvèdre ; mourvèdre ?
j'aurai le dernier mot, oui, j'aurais le dernier mot, non, j'aurai le dernier mot, et voilà la parenthèse — la parenthèse, celle-là, flèche (pourquoi la dessiner avec mon index sale sur l'écran ?), encore une
autre, citée
à l'ordre et rappelée ou élue au scrutin de liste sans s et point (pas la peine de le dessiner puisque dit)
l'impression, soudain ! de dessiner un calligramme

FOUTEZ-MOI ÇA ENTRE PARENTHÈSES

et en gras
voilà
()
beurk
()
on s'y fait
puis non on ne s'y fait pas on ne s'y fait décidément pas, je ne prends personne à témoin, non, on ne s'y fait pas à l'odeur de merde de la femme éventrée avec un couteau de cuisine (souvenir sans s de vacances avec en bosnie point-virgule
cela ne va pas se terminer comme ça points de suspension
éventrée au couteau de cuisine un fœtus sur les seins que son chien dévorait
vous n'en avez pas assez de tout ce vacarme ?
je m'en vais en gras et majuscules
je m'en vais
l'homme avait disparu forcément c'est un constat il avait préféré ne pas devoir soulever le seau le seau ?
niquer une bosniaque déplaît au serbe forcément encore et en italiques
merde
(et avec allitérations en q)
soul!!ve-moi le seau !ric
il m'arrive
il m'arrive
j'ai une crampe
oui rien dire et tout cela oui tout cela n'est pas un
un oui sans rien sans possible de oui un oui pour dire et on dit oui un oui pour

désir mais un retrait une retraite l'apparence d'une retraite son ombre et encore
l'ombre
a-t-elle été vendue au diable
son corps n'était plus le même
et pas d'annonce cette fois
pas ah mais c'est le ah le terrible ah sans son exclamation qui qui qui ça laisse sans voix et sans possible partage (j'ai hésité, j'avoue, j'ai cruellement adverbe hésité à
FOUTRE UNE ANTÉPOSITION
bon
désormais-depuis-mes-vacances-en-bosnie-je-ne-lis-plus-la-presse-serbe
(merde alors j'ai le droit et q. n'a jamais prononcé devant moi le mot bosnie elle ne sait même pas où c'est et !ric ne l'a jamais écrit non mais c'est drôlement positif
tout ça vous n'en reviendrez pas
c'est cela : ne jamais revenir
et substituer à tous les e accentués grave ou aigu
un ou deux points d'exclam !!
mais : n'aime pas les systématismes
comme comme comme
la route est longue jessica oui hein ? oui ? la route est longue
que ma mère lise du walser et la neige tombe
si elle avait lu lawrence d'arabie elle aurait eu
aurait eu conditionnel passé
un accident de moto
comme c'est comme
ÇA qu'on
invente parachute et char à putes j'aurais pas dormi dans la baignoire écrase ta banane si ma tante en avait deux les clebs bêlent les chemelles enjembent et j'en passe
et ce n'est pas sérieux
rien n'est sérieux, ni la mort ni la vie
(ah ah ah : non, docteur, épanchement
de synovie, suis tombé dans un cliché)
mais totalement SEUL avec une, deux, trois, filles
un, deux, trois, garçons
dans un lit ou ailleurs
titre : boys will be boys (girls the girls)
et *ça* ne passe pas
ça vaut les italiques



à J. D.

(mon odyssée)

pas ce grand corps chéri : pourtant
suave son audace dans le porter,
pas ce havre tant décrit coeur jeté
en arrière, pas ce blanc bateau mou — soupière (de l'air! dis-je,
au secours! "cliquetis des câlines coquilles..." refrain
déjà connu des sirènes-clodettes) — naufrage
s'il est réplique ce mamour-là — eh quoi!
il fait écrire? tant mieux! — mais, quand je lis
que tous murmurent nostalgiquement pris
annônent nomment maman l'attente tiède la mort même ses bras
définitifs, je sens se tendre
et grandir et durcir en brûlant (ils vont rire!) très léger le secret
d'un autre jouir que ce funeste (qu'il faut! je le répète
et jamais ne le nie : qui ne l'a pas connu rassasié qui ne fut
toute bouche au fond
suffoque manque le fond et féroce ou passif vise
toute (l'épuisant) sa vie la fusion nécessaire (et fatale parfois — elle
avale
ou menace mais sans elle... etc.) — affamé se lovant
poussant son cri de loup déçu et plus tard — pente atroce —
louvoyant se fendant quéquêtant vainement quelque retour
d'étreinte...(non vain pourtant : consentons : d'où venu le calin
ou succès brièvement console et c'est bien); mais
ah je connais la rage (le monde m'encolère)
et la force du non (j'ose dire
son bienfait)
la *douce solitude*
fut longtemps ma compagne mais
.....
vois maintenant
s'il tranche
—et s'offre retiré
toujours présent diffère—
très culotté
ce nu jouir
inconnu chaque fois
(autre
joie)
l'ose chuter crument et même
signe sa chute (oui)
conscient qu'il danse
sur la bouche basse et haute
du vide
son dessous au dessus
se hisse et encore
dit
tu
.....

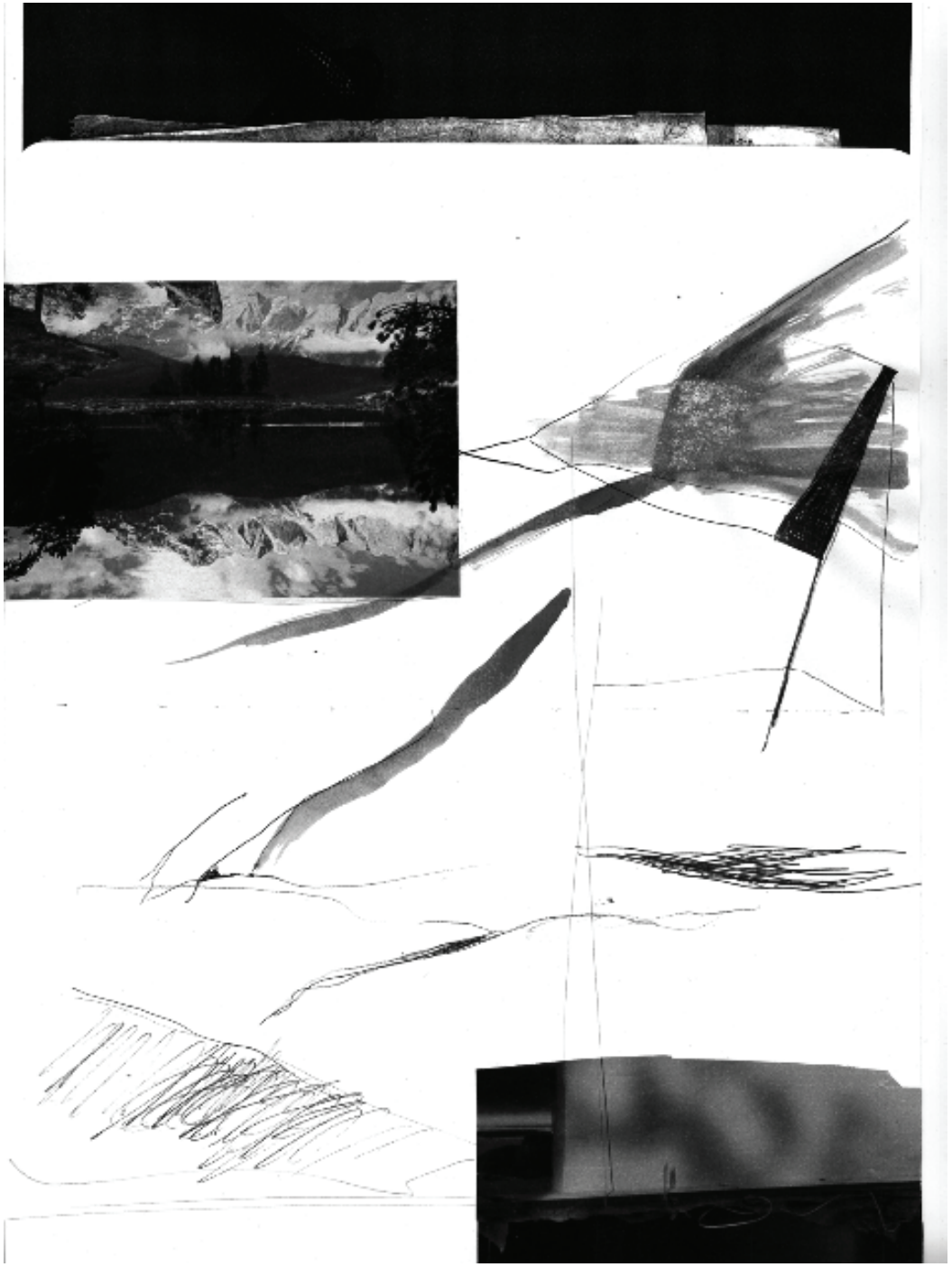
(j'
arrive)

3

Lago1, monday afternoon,I appreciate you calling but it's not the right moment, gesture, applause

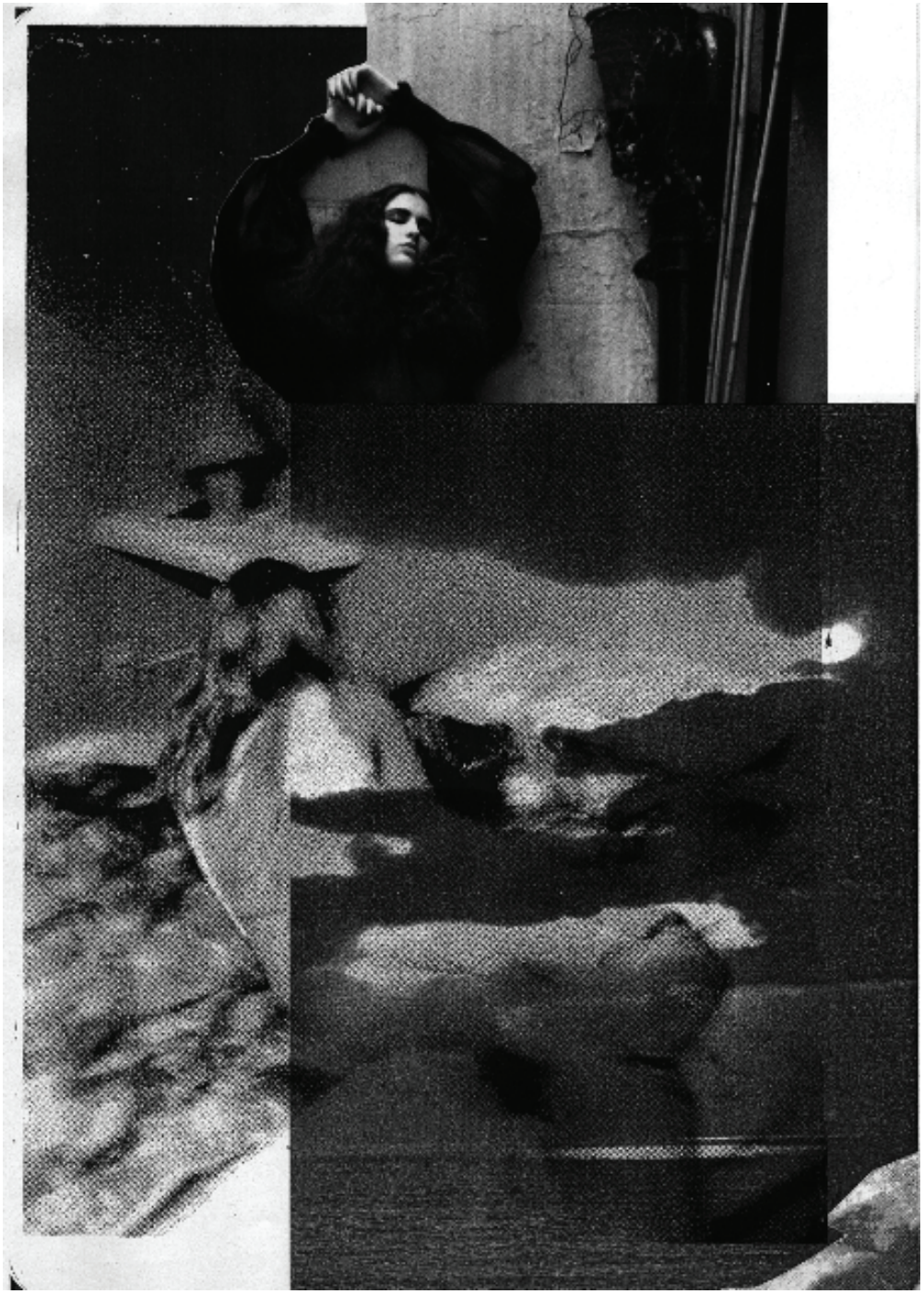
Stef Heidues

Esther Salmona
Michèle Métail
Joseph Kikomeko
Cia Rinne
Pierre Joris



Sourde aussi bien que soudaine elle est située aux grandes articulations.
Elle autorise un abaissement du niveau d'attention général.
Mais des pics secouent l'ensemble et suivent un parcours.
Tremblement, parfois jusqu'aux extrémités, puis dérivation.
Quand une somnolence existe, la radiation démarre du point d'impact.
Des échos calcaires donnent une conscience des volumes axés autour.
Chaque possibilité de tassement est soutenue.
Les porteurs, solides, articulés, sont mis à l'épreuve.
Leur équilibre se dévoile grâce à des échelles enveloppées à l' horizontale.
Qui s'ouvre chaque fois sur une part épaisse du monde.
Au plus sombre, à l'instant même, la limitation déroutante des lignes.
Accroches et ce qui permet d'accrocher (l'usure) pourraient grincer.
Une sortie est désignée par un filet étroit.
Des flaques, superposées, font effet de brouillage.
Les réseaux devenus transparents restent proches de la douceur.

Réitérer: sourd aussi bien que soudain afflux de la fatigue. Aigüe, courant au sommet et vue sur le talweg. Parois sèches autant que vertes. En arrière, le lointain, au sol, l'espace minime. Calme périmètre réduit des sens aussi bien s'amenuisant. Sommeil. Les voix arrivent par vagues métalliques et résonnent provoquant une fissure comme celle de la nuque. Fermer toutes les strates. Ce ne sera pas comme précédemment. Cette façon d'éviter les phrases. Au contraire au milieu de la nuit filer. Comme teindre en incarnat. Les caractères plats. L'imitation des trames se construit maintenant avec affectation. Et refuser le dessert. Le long de ces pistes, vers le fond de la vallée, l'ombre.

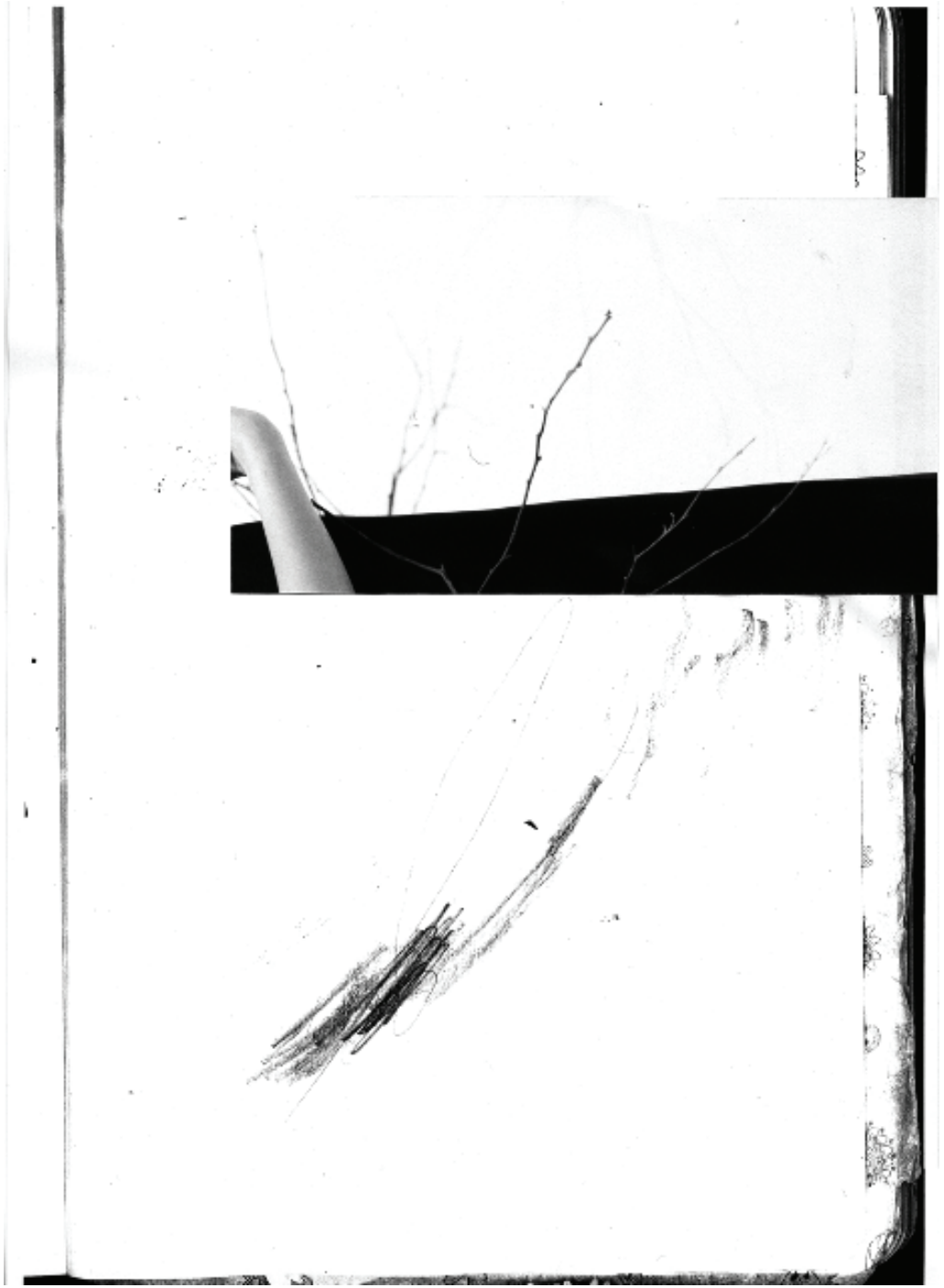


Entraîné par les eaux du ruissellement rapide et violent qui charrie les débris arrachés aux roches trop friables, fragmentées, transformant ainsi le modelé par accentuation de la profondeur des ravines, dégageant des stries parallèles suivant ce mouvement irréversible du décrochement, perte de stabilité aux irrégularités d'une surface, mise à nue de traces supposées, celles des soulèvements antérieurs peut-être, auxquels se sont ajoutés les effets de l'érosion, frottements incessants, balayage des vents qui dessinent l'abrupt de l'escarpement où rien jamais plus ne s'accrochera, glissement progressif sur les flancs en retrait, le relief mouvant d'une crête à l'autre, la couche dure domine dans ses plissements, arête rocheuse coupée d'une brèche imprévisible qu'il faut contourner quand les lèvres de la faille se déplacent le long d'une cassure, passage en gorge où roulent par gravité les morceaux désagrégés semblables à l'éboulis incertain des mots.

avale les couleurs et glissant trouve le mouvement récréatif, s'allonge en déménage recommence et s'allonge aux bords en détestation des petites cuisines de poètes, et déteste (le génitif) et ouvre et recommence et s'allonge au bord, redit recommence comme on pardonnerait ; *silence végétal [..] on est regardé jusqu'à la moelle [..] par le seul hasard des graines et des glands tombés à une autre époque (P.V. 1915-1916) ;*

arrive à ses nouvelles couleurs
essayer la chambre réaliser revenir
à l'installation de l'accueil répartir rythmer
– s'oppose en partage – exhibition
trempe à la plage, les follicules que tressent les gouttes montées sur le sable

avale une prestation (*gagaku*) : rouge noir cerclés praticable vert en damier
bords blanc coiffes noires ;
ouest blanche métal automne
des pics et des eaux, des pics des eaux des orgues à bouche et des ruches
l'on imagine les pas de l'empereur



Les eaux de l’empereur

(accueil)

Arrive l’automne
un autre
avale, avale
s’allonge et s’allonge
et s’allonge blanche
au bord, bords blanc
aux bords cerclés
à la bouche
à la chambre

coiffes
ses nouvelles couleurs
les couleurs
et des petites cuisines
en damier en déménage
détestent en détestation
des eaux et des eaux
de l’empereur

essayer *l’époque*
exhibition :
les follicules (*gagaku*)
(le génitif) glissants
des glands les gouttes
et des graines
par le seul hasard

on imagine l’installation :
métal
jusqu’à la moelle [..]
monté par le mouvement noir
noires des orgues ;
ouest et ouvre
comme on pardonnerait
s’oppose en partage
les pas à la plage
des pics, des pics
de poètes
praticablement
une prestation
(P.V. 1915-1916)

réalisation récréatif
recommence
recommence et
recommence, redit :
on est regardé
répartir revenir
rouge
et des ruches rythmiques
sur le sable

silence tombée;
trempe ce que tresse,
trouve :
végétal vert

Mais l'empereur
parce qu'habillé s'est
d'abord dévêtu

puis tomba
dans l'eau
entre (entre,

toujours entre
un barzakh
de saisons

l'empereur était
l'été sa reine
chante

« enjuinisez »-vous
ici et là
tes

décembristes sautillent
noient
les archipels du

devoir, braises humides
sombre brillance sur
etymo-danses

ce saxophone
cautérise les eaux
de la baie

replie le jour-
nal sur les chaînes
Tétons où

les news sont faites par
les gangs Oglala, comme les
Nomades, qui en dé-

cousent sur la
réservation avec
les Wild Boyz, TBZ

& la mafia indienne, le dernier
empereur – Max –
fusillé il y a longtemps

But the emperor
because he had clothes
first disrobed

then fell
in the water
between (between,

always between
a barzakh
of seasons

the emperor was
summer his queen
sings

"injune" yourselves
there & here
your

Decembrists hop
scotch
archipelagoes of

must, wet embers
dark gloss on
etymo-dances

that saxophone
sears the waters
of the bay

fold the news
paper back to Teton
lands where

news is made by
Oglala gangs, like the
Nomads, cut

it up on the
reservation with
the Wild Boyz, TBZ

& Indian Mafia, the last
emperor — Max —
long ago shot

hors de Mexico au
Cerro de las Campanas
dans le Querétaro

(en Otomi « lieu
du jeu de balle »,
ou en P'urhépecha

« lieu
de la grande ville » là où il
n'y a pas de grandes ville)

sur les hautes plaines desséchées
où le seul
chemin pour voyager

loin, pour quitter la
mortelle réserve
fermer

est suicide, en solo ou
encouragé – je
retourne sur la côte

là où le Mont
Fuji est attaché
devant mes

yeux juste au
sud de
Bow Sirius

autre tanker, avec
Volunteer et Yves
(et non Max)

Jacob à un demi-mile
au Nord dans ces
Goulets

encore et encore
décharger et
faire le plein

tu dois
tu dois
sortir de cette pièce.

outside Mexico at
Cerro de las Campanas
in Querétaro

(Otomi for "place of
the ball game",
or P'urhépecha for

"place of
the great city" where there
are no great cities)

on high dry plains
where the only
way to travel

far, to leave the
terminal reservation
lock-up

is suicide, solo or
abetted — I
return to the coast

now where Mount
Fuji's tethered
in front of my

eyes slightly to
the south of
Bow Sirius,

another tanker, with
Volunteer and Yves
(not Max)

Jacob half a mile
to the North in these
Narrows

again and again
to unload and
fill your tank

you got to
you got to
get out of this room.

4

Dents de vin

Killofer

Olivier Apert
Ramon Dachs
Béatrice Cussol
Démosthène Agrafiotis
Hélène Ferrié-Otani

DECEPTION BELLE, (ou Travelin' night ou de la déception belle)

La pensée comme l'amour est atopique-atypique-utopique
? ou ne sera plus----------

Emporté par le strabisme convergent de
la ténèbre L'HOMME SEUL AVEC LUI-MËME désire
encore une fois
)mais « c'est encore la première » ! (une fois
guetter
& plus tard sombrer – Zippo en main – aux alentours
du sable anthracite des côtes
auprès du thorax oriental, dîwan écartelé
entre mers Noire et Méditerranée

OUI emporté par le strabisme convergent de
la ténèbre L'HOMME SEUL AVEC LUI-MEME
encore une fois guette en
grand labbe mélancolique
l'appel stercoraire : il mangera (dans) la bouche
en vol en fuite toujours à sa merci cependant que
de leur frilosité gracile les ailes de la proie
échappe en se repliant sur elle-même

)mais c'est encore la dernière fois !(

Au plus près des côtes du thorax oriental le grand labbe stercoraire
frémit du frisson impensé : son bec aspirant le sublime s'enchante
à fouiller la merde nichée au creux des aisselles des noires ailes
blanches d'hésitation – mimée pour « la beauté du geste »

OUI rien qu'un geste et de la ténèbre
L'HOMME SEUL AVEC LUI-MËME emporte
le grand sac plastique matutinal où
le grand labbe stercoraire mais non obscène
fouillera entre merde & sublime
de quoi attendrir son bec c
lassé

PGB ET LUI-MÊME

Proust

péremptoire illusion
la mémoire
s'éteignant dans l'oubli

Giacometti

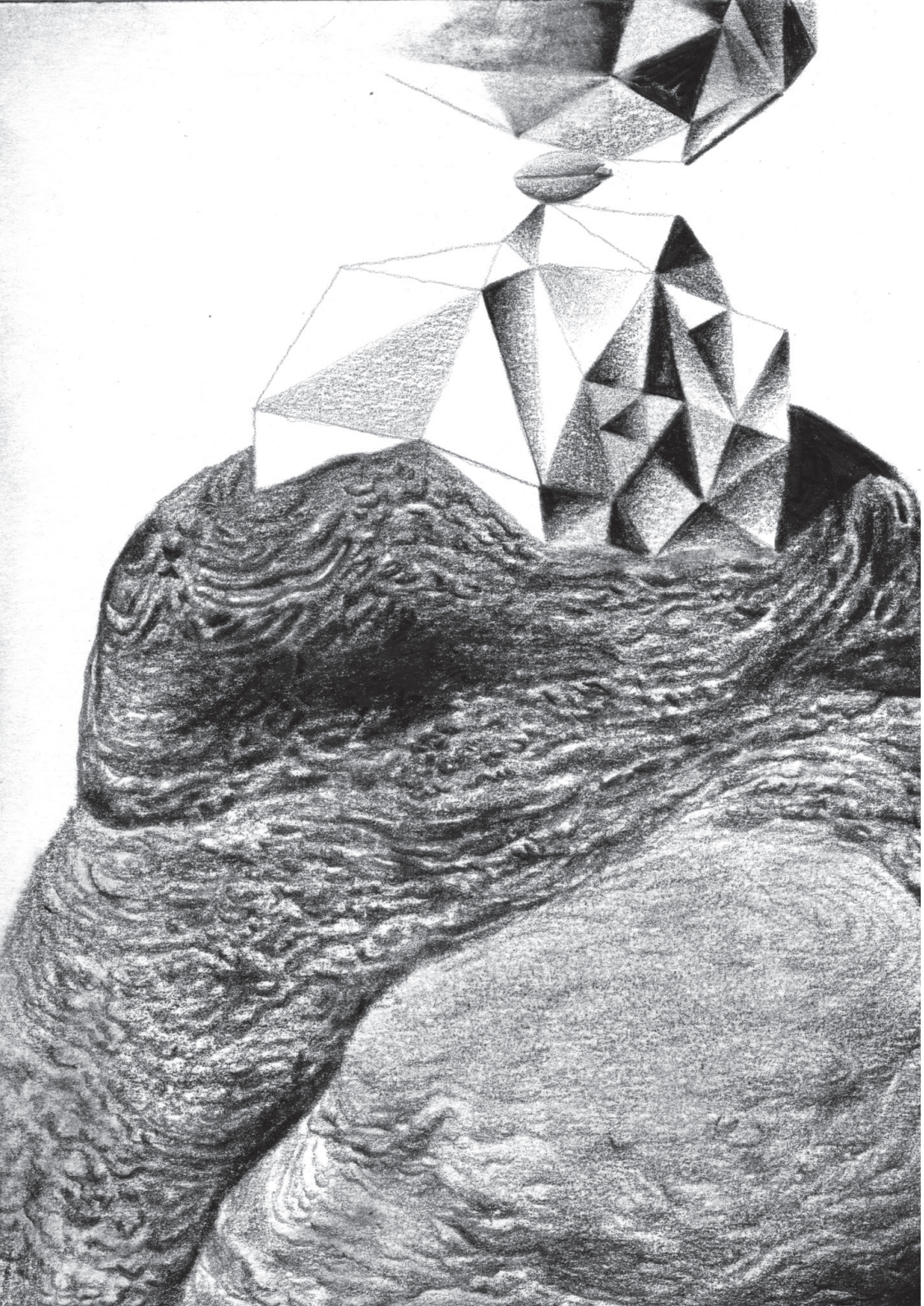
des pas
qui veillent
cachettent
la nuit
déserte

Bacon

horreur d'être en vie
scrutant d'un regard
perplexe l'horizon

et lui-même

les ruines des moulins
hérissent la colline
contre l'assaut du vent



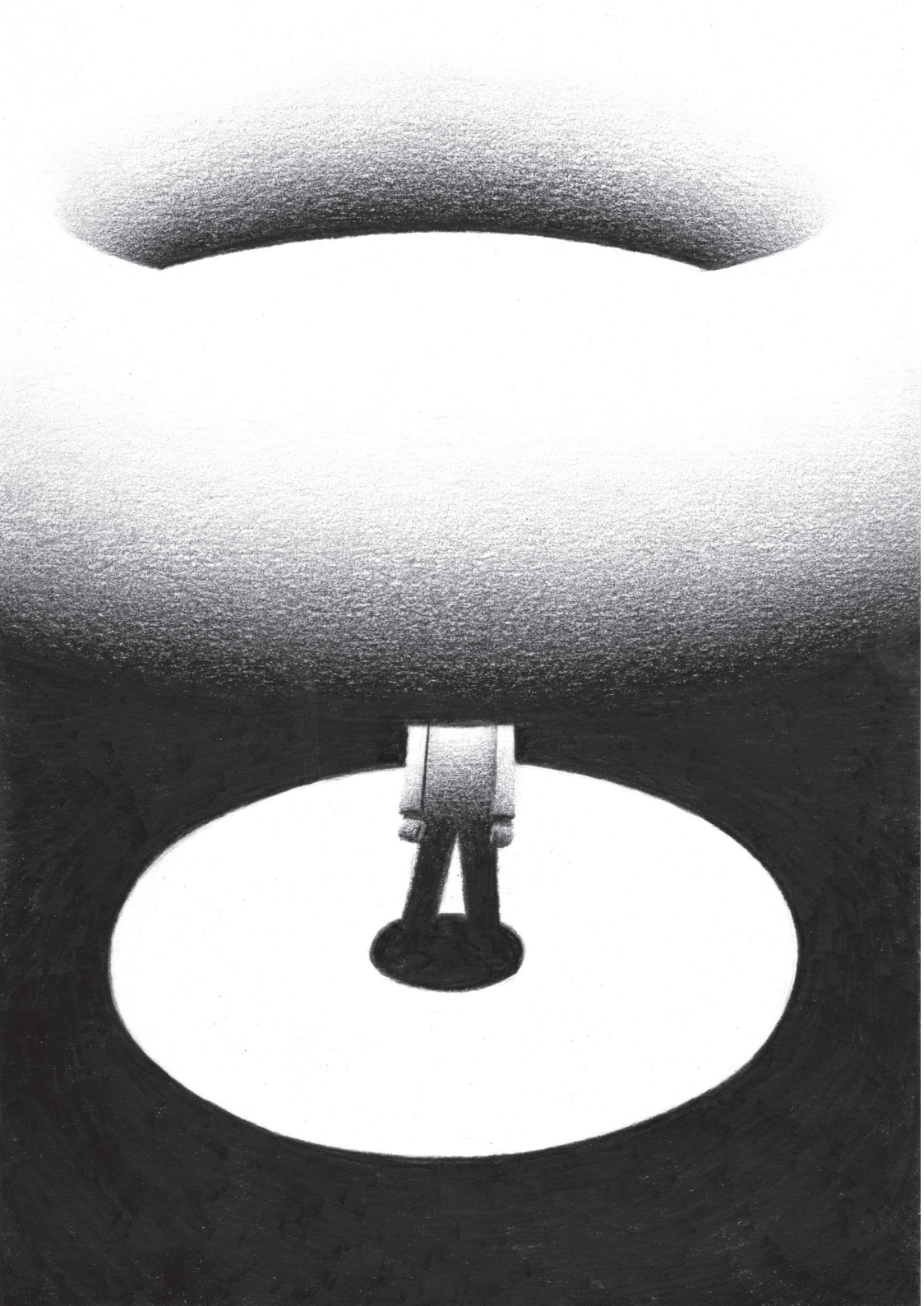
Disparues.

Des personnages de fuites font avorter des rencontres extrêmement fortes encore que.
Albertine et Andrée dansent ensemble grâce à ce rejet. Dans leurs desseins, dans les fils de leurs plans, la méremptoire mémoire d'une île : On veut se déraciner et paraître en feuilleton.

On n'aurait pu dormir ailleurs que par terre. Âprement, on achète leurs départs, on entend croustiller sur les graviers des pas de femmes qui sentent sous les bras, grasses aux biceps, chroniqueuses, leurs talons s'enfoncer.
On est dans un pays où l'on fait autrement que les grands témoins de la société. On fait tout différemment. On fait tout.

Et donc on a commencé, on s'est mis au travail, la matinée déserte, au bord de la vitre du cadre. Démêlant des lavabos de souffrances, les dos aigus dans l'escalier. Les structures des lits reconstruisaient l'espace orangé, retaillaient nos corps mous d'attente du mauvais coté de la barrière.

Extérieur lourd qui se gâte.
Nos cuisses de peaux glissaient dans mon bain quand tu as appelé.
Si tu rencontrais quelqu'un comme V. ou W. tu serais pour. À fond.
À nulles autres pareilles.
Et lui-même, le livre, ruine les statuts cumulés, veille, ne les énumère pas et renvoie l'ascenseur.



À Michèle Valley

Ré-apparues :

La négativité catalyse le fractal mais elle n'est pas
capable et suffisante de mettre les personnages sur des voies dansantes.

On imagine les feuilles des arbres comme monnaie émotionnelle
unissant Albertine et Andrée.

Dormir dans un autre rêve et vouloir que le rêve s'éveille
en enfonçant les mains dans un continent mou.

L'éloge de la différence,
l'éloge de la différence avant le profit, l'éloge de la différence après la perte.
La plus-value de la différence ou de l'éloge ?

Matinée éblouissante, théâtre d'ombres,
êtres humains, animaux, objets prêts à recevoir des lignes et des
[courbes formatrices.
Le noir absorbe toutes les couleurs,
attente d'une explosion latente et oblique.

Une enquête sur les dépendances minimes, sur les approches transversales.
Miroir liquide, preuve faible.

Sauvetage discontinu pour les lettres N et Z

Signes lumineux. Livres, destins.

Re-disparues.

Pas de catastrophe.
Vélos filent entre les rizières.
Un repas de fête là-bas. Bavardent. Entourés de mer. Dans la nuit. Autour de la table chauffante. Insectes autour.
Un à un. Spirales vers le sol. Chant légèrement faux par rapport aux cordes. Blanc ourlé de rose. Voix de la grand-mère qui chante aigu, qui tremblote.

Malgré les efforts, le corps ne s'aligne pas aux rais de lumière des néons. Tu es beau. Bras en crois. Tu es en vie.
Dans les damiers.
On suit la trajectoire du soleil.
La ligne bleutée.
Au-dessus des nuages.
On se réhydrate les yeux souvent.
Te défaire des gestes de la défense et de la mort.
Tu respires.
La sueur s'écoule.

Deux chaises dos à dos sur le quai.
On oublie les risques d'explosion, cordes vocales se décongestionnent.
On monte à bord.

balance ses jambes.

Appris à dire dans l'autre langue « bagages lourds ».
Qui le remarque, l'homme longeant les rails ?
Le train est le même depuis le début. Se succèdent sur le siège à-côté.
Menthe sur les tempes, par élancements. Pour les excursions en montagne. Voir le lac avec vous. Au bord, les grands hôtels. Le bateau en forme de canard. Toujours eux trois sur le lac. Elle détache les syllabes. On prend des glaces au thé. Pour rester éveillé vous croquez dans la glace. On marche sur les feuilles.
Caresse les branches de l'érable.
Le passage de la voiture déclenche une chanson folklorique.

5

carte blanche à Jennifer K. Dick

L'air autour

Vanina Maestri
Frédéric Forte
Virginie Poitrasson
Jacques Sivan
Susana Sulic

trait-d-union

des croquis *NERVEUX* **et même** **rieuses** **boudeuses baladeuses** **brisées**

oiseaux de couleurs des choses des *détruire la pratique dit-elle* emplissant ses carnets

on entrevoit la hantise d'une beauté cristalline vous avez besoin d'un **système de vidéo surveillance**

d'un bracelet électronique **d'un gilet pare-balles**

----------?----------all lost nothing lost - - - - - -

et_____éclats d'espaces et DANSE DANSE DANSE

sur le chemin du retour il remarqua
un homme à la chevelure poivre et sel
auquel il manquait un lobe d'oreille

derrière le rythme il y avait un rythme

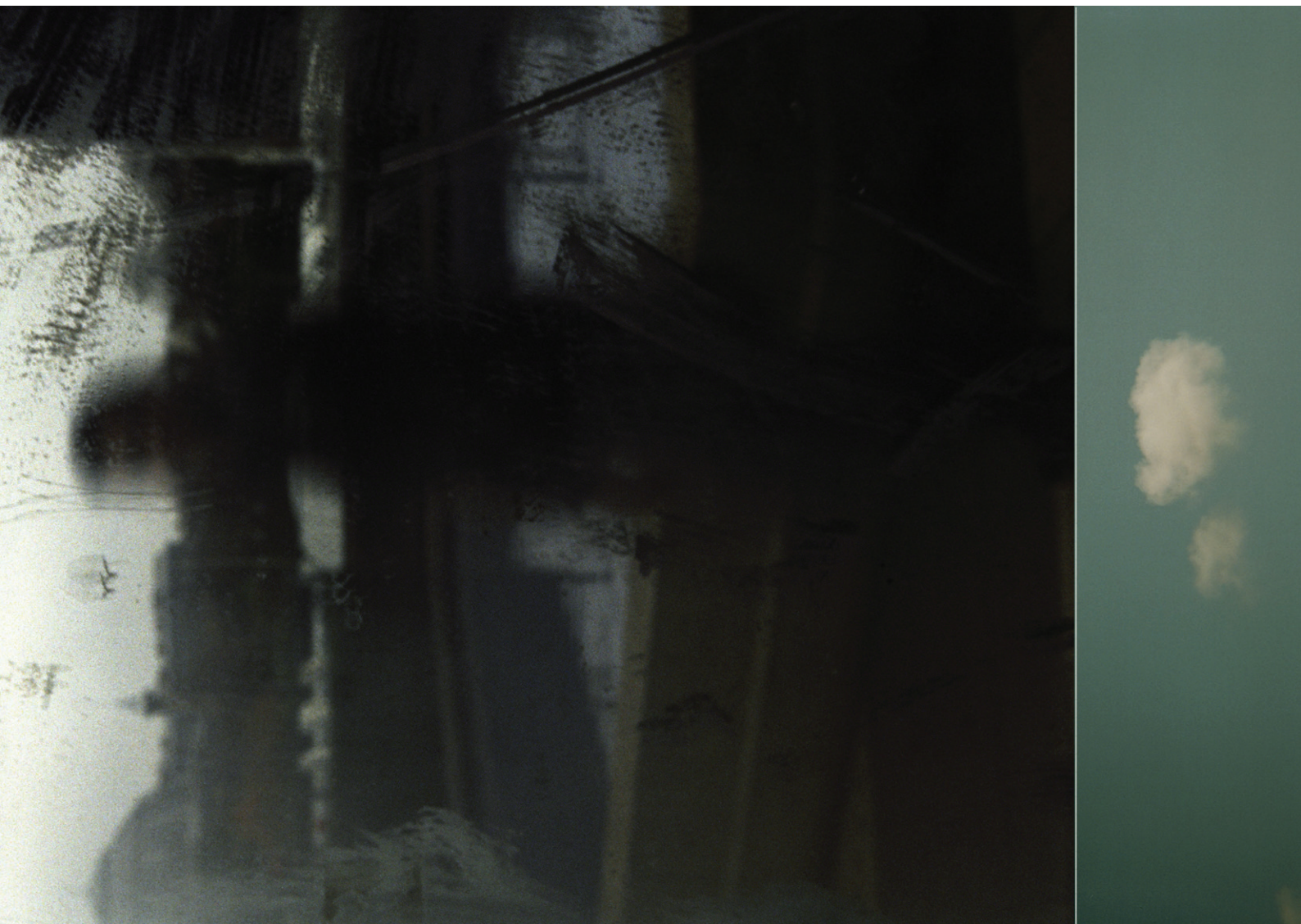
caché au milieu du rythme se dissimulait
un rythme invisible

danse, danse, danse

je travaille sur l'accélération du monde ♬♪) elle enfile une robe et une perruque

avant de se connecter au monde virtuel **DESSINS AQUARELLES PASTELS** une

description qui explose dont il n'est plus question **dira-t-elle plus tard** /non



presque cette forme dans le rythme et l'espace
mais des choses
qui dépassent et mesurent (mal, beaucoup et
volontairement)
l'on se demande même comment elle parvient à
mécaniquement

danser
entre les blocs
(encore
une question
théorique
qui ne trouve pas
de réponse)

presque cette forme dans le rythme et l'espace
mécaniquement

et cette autre question théorique sans réponse :

le décuplement,
l'incendie-incident
de matière à forme
d'outils à développement
de salves en oraison

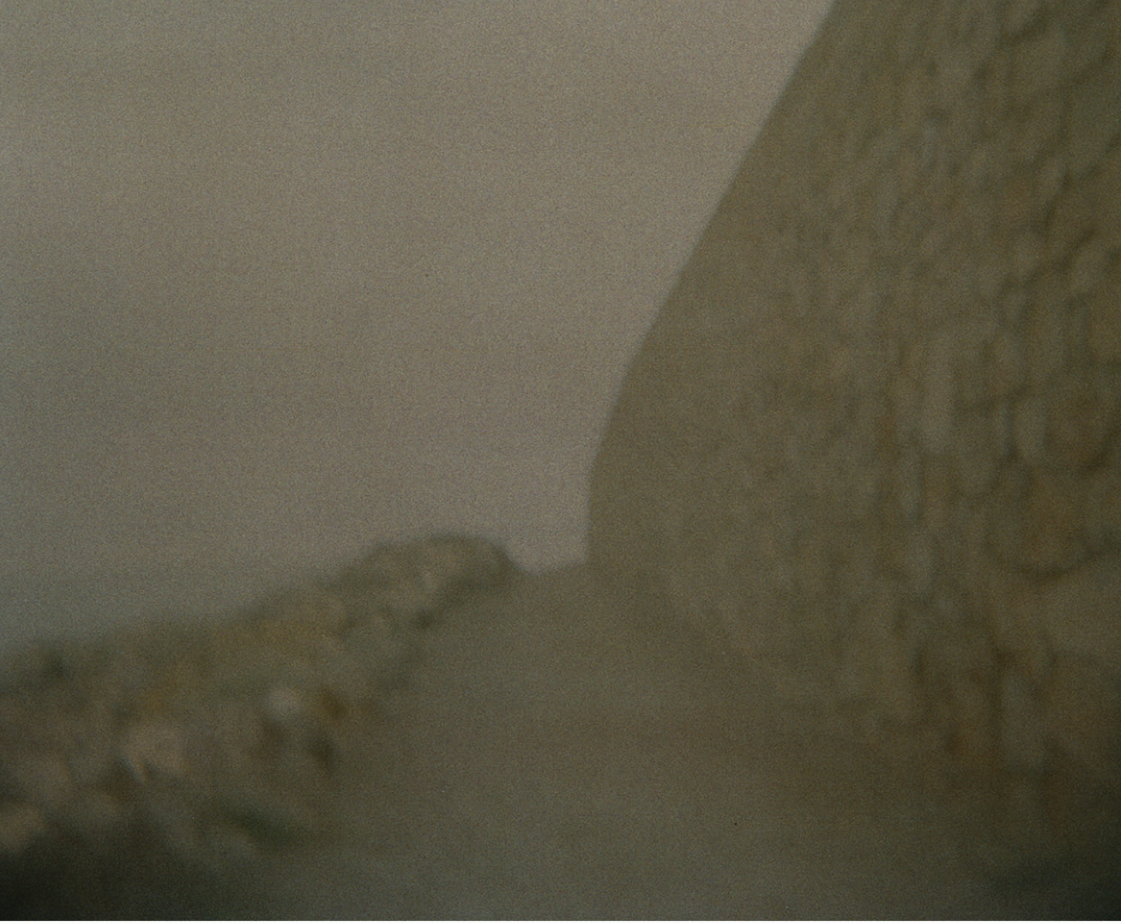
d'avantages

plus que mécaniques
sismiques
on vise ainsi l'oblique

ces sèmes dissipés
engendrent-ils
à distance ?

retournement
la projection toujours déployée

les points latents se positionnent
comme
encore
de loin
les préférés



pour vous entrouvrir et continuer à l'adoucir puis te rebrancher vous lubrifier se mouvoir ressentir presser

|térible kontraksion dé sinus kapilère|

la pièce est trop petite pour ma tête
mon front est à mille kilomètres de ma nuque
une distance incalculable séparait mes tempes
et néanmoins une sourde pulsation se propageait de l'une à l'autre

|par moman un tan fèble|

é otre konkluzion un tan for par jonksion dé 2 x 2trou noir

de chaque côté de l'organe érectile pénis ? clitoris ? et formant une véritable gouttière dans laquelle se trouve ce dernier il existe deux replis volumineux de la peau qui sont les deux lobes d'un scrotum resté divisé

é 3 X 2ékla blan lé shéma kroizeman

juste après l'avoir dépassé on décide de remonter pour prendre le chemin en sous bois et traverser en crochet gauche-droite une route pour suivre à flanc de coteau une voie d'eau parallèlement à la route des crêtes - avant de descendre entre les champs d'épandage

une subtilité se prosésus ritmike
le tou par sugjèstion dé kouple satélite la prézante sèksion

|broderi dé 2antésédan|

dotrepar léshapé

UNE FOIS CONNU LA TRANSFORMATION DE LEUR ICONOGRAPHIE ILS ADOPTENT EUX-MEMES LES COSTUMES ET LES ACCESSOIRES D'AUTRES PELERINS QUI VISITENT ET ENTRETIENNENT LEURS SEPULCRES FORCEMENT PROVISOIRES

=

JACQUES CONNAISSENT DE LA SORTE DE NOUVELLES RECOMPOSITIONS EN DEVENANT PLUS OU MOINS CONSCIEMMENT TOUTES SORTES DE PELERINS POLYPHILIQUES ET COMBATTANTS

|nouvèl afèseman dé organe|

L’ [intra] deux$_2$
cible de l’ etre

Noisy… vis(i) bilité ^{2} ∞
L’ [intra] trouée
(in) visée bilité ^{2}
vice et verse
et bit €

aaáàâäãåAÀÃÂÁ
éèêë EÉÉ
úùûüÚÛÙ
òôöõO
rrrrrrr...**aaáàâ**

mon age
ÆŒœ∞∞∞∞
ËÈÍÎÏÌÓÔÒØ≠
in soute
/un able
traduc () ac(tion)
de l’ être

//IN(im)pas
space

++++++++++
≈≈≈≈≈≈≈≈≈≈
Pas
•°

age
oblige
trou

o

biobibliographies

Desmosthène Agraphiotis
Olivier Apert
Arno Calleja
Béatrice Cussol
Ramon Dachs
Jennifer K. Dick
Guillaume Fayard
Hélène Ferrié-Otani
Frédéric Forte
Rémi Froger
Stef Heidues
Eric Houser
Benjamin Hochard
Pierre Joris
Anne Kawala
Sarah Keryna
Joseph Kikomeko
Killoffer
Alban Lefranc
Vanina Maestri
Christophe Marchand-Kiss
Michèle Métail
Florence Pazzottu
Virginie Poitrasson
Cia Rinne
Esther Salmona
Marie-Céline Siffert
Jacques Sivan
Susana Sulic
Sarah Tritz
Loreto Martinez Troncoso

Né en 1946, Desmosthène Agraphiotis vit et travaille notamment en Grèce. Poète, plasticien et performeur, il est aussi fondateur de la revue *Clinamen*.

Poète, auteur dramatique, librettiste, essayiste et traducteur, Olivier Apert est né et vit à Paris. Il est membre du comité des revues *Po&sie*, *Seine et Danube*, et *Polémoscope*.

Né en 1975, Arno Calleja a publié *criture* (Inventaire-Invention, 2006), *à la bétonnière* (éd. Le Quartanier, 2007), *La performance* (coll. extractions, éd. Joca Seria, 2012).

Béatrice Cussol, née en 1970, est dessinatrice, peintre et écrivaine. Rêveries autour de personnages sexués et sensuels, la matérialité de ses pratiques s'y surperposent.

Né à Barcelone en 1959, Ramon Dachs est poète et artiste. En France, il a notamment publié *Blanc : topoèmologie* (• le clou dans le fer, 2007).

Née en 1970 aux USA, Jennifer K. Dick, vit et travaille en France. Elle a entre autres publié *Fluorescence* (University of Georgia Press, 2004), *Retina/Rétine* (Estepa éditions, 2005).

Né en 1975, Guillaume Fayard, poète et traducteur, a publié *sombre les détails* (Le Quartanier, 2005), *Promenades aux phares* (éd. Contre-Pied, 2008), et a traduit C. Coolidge.

Née en 1982, Hélène Ferrié-Otani, poète, travaille montages et partitions en collaboration avec des musiciens contemporains. Elle est co-fondatrice des éditions Avis de Tempête.

Frédéric Forte, né en 1973, est poète, membre de l'Oulipo. Ses dernières publications : *Brochette bouillir dans la soupe piquant* (Ink, 2012), *Re-* (NOUS, 2012).

Né en 1956, Rémi Froger est poète. Il a récemment publié *Lignes de dérivation* (éd. de L'Attente, 2009) et *Regarde ça* (P.O.L, 2011).

Née à Washington en 1975, Stef Heidues, vit et travaille à Berlin. Plasticienne, ses médiums privilégiés sont la sculpture et l'installation.

Eric Houser, poète, critique et photographe, est né en 1956. Ses livres sont publiés aux éditions de l'Attente et en micro-édition.

Benjamin Hochart, né en 1982, vit et travaille à Aubervilliers. Représenté par la galerie La Chatre, il expose régulièrement en France et à l'étranger.

Vivant actuellement à New-York, Pierre Joris, voyageur, auteur d'une quarantaine de livres comprenant ou pas poésie, essais, traductions, et tutti quanti est né en 1946 en France.

Anne Kawala, née en 1980, a publié quatre livres de poésie, performe ses lectures, collabore avec metteur en scène et chorégraphe. Expériences et voyages lui sont moteurs.

Comédienne de formation, Sarah Keryna, née en 1972, poète, a publié cinq livre dont *Rappel* (Bleu du ciel, 2007). Elle est également la co-fondatrice de la revue Camion.

Né en 1977, Nicolas Rollet, chercheur en anthropologie linguistique, analyse conversationnelle, écrivain et parfois performer, collabore avec Joseph Kikomeko.

Killoffer, auteur d'albums de bandes-dessinées, de dessins pour la presse, est né en 1966. Dans le domaine de l'art contemporain, son travail est présenté par la galerie Anne Barrault.

Fondateur de la revue *La mer gelée*, Alban Lefranc, né en 1975, est écrivain et traducteur. Son dernier livre, *Fassbinder, la mort en fanfare* est sorti en 2012 chez Payot.

Co-fondatrice de la revue Java, Vanina Maestri, née en 1956, a publié de nombreux livres, entre poésie visuelle et sonore dont *Mobiles* et *Mobiles I*, en 2005 et 2010 aux éditions Al Dante.

Né en 1964, Christophe Marchand-Kiss est poète et traducteur. Il a été directeur de la collection l'Oeil du poète aux éditions textuel.

Michèle Métail, née en 1950, est poète sonore, visuelle, et traductrice de l'allemand du chinois. Le cipM a consacré en septembre 2012 une exposition à cette oeuvre importante.

Florence Pazzottu, née en 1962, co-fondatrice de la revue *Petite* (1995-2005), est publiée dans la collection Poésie des éditions Flammarion. *Alors* y a été publié en 2011.

Née en 1975, Virginie Poitrasson est poète, traductrice et performeuse. En 2012, les éditions de l'Attente ont publié *Il faut toujours garder une formule magique en tête*.

Poète et documentariste, Cia Rinne, née en Suède en 1973, vit à Berlin. Multilignue, les glissements de sens entre les langues sont au coeur de son dispositif textuel. *Zaroum* a été publié par le clou dans le fer en 2011.

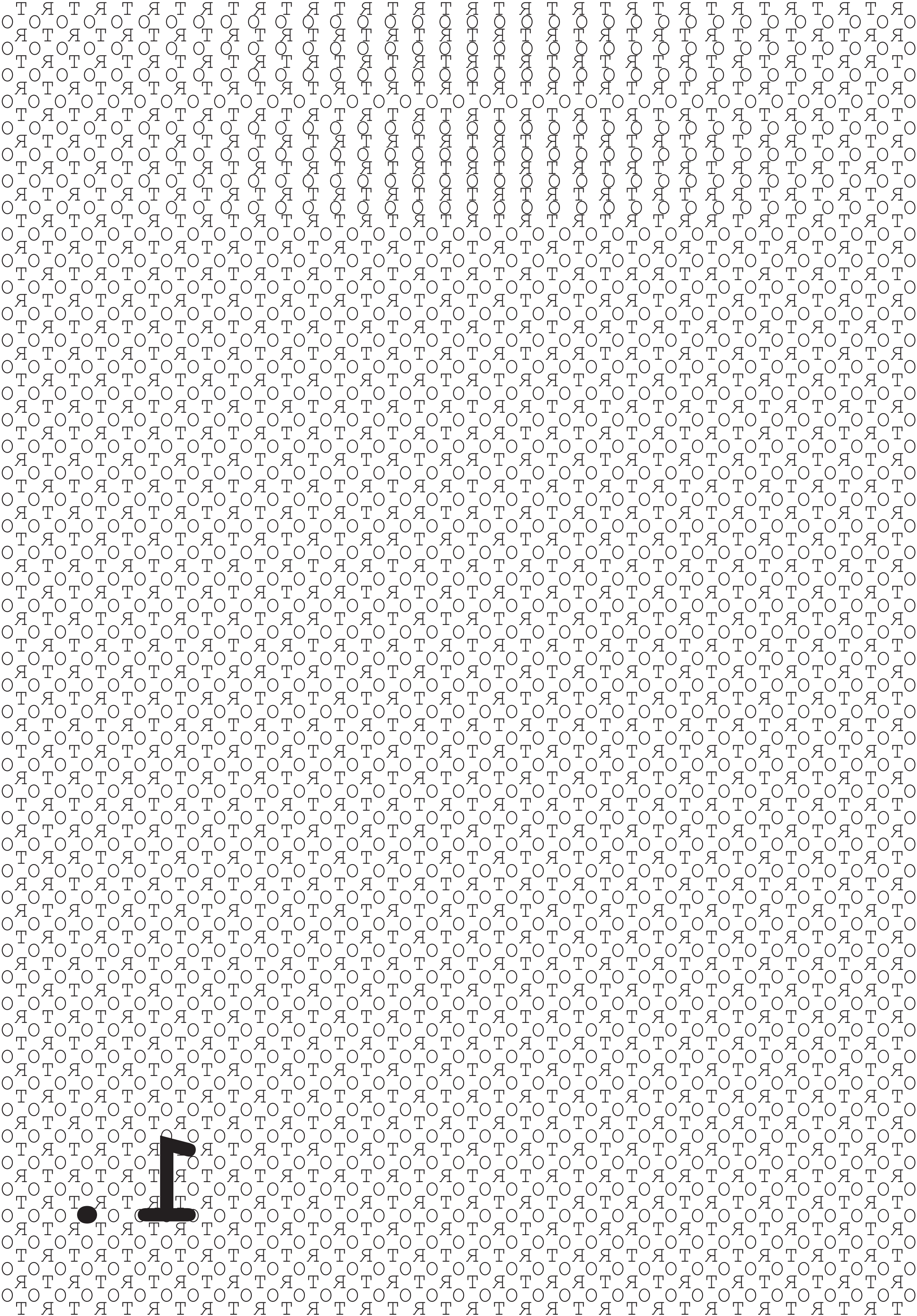
Esther Salmona, née en 1975, est poète, créatrice sonore et enseigne à l'école de paysage de Versailles. Elle a récemment publié *Quad* aux éditions Précipité.

Poète, Marie-Céline Siffert, née en 1975, a vécu deux ans au Maroc. Co-fondatrice de la revue Monsieur Thérèse, elle a publié en 2008, Monsieur en extase sur la couverture chez J. Brémont.

Jacques Sivan, poète et essayiste, co-fondateur de la revue Java, est né en 1955. Auteur de nombreux livres, son écriture, savante, se joue de ces codes par une approche orthographique phonétique.

D'origine italienne, Susana Sulic née à Buenos Aires, vit et travaille à Paris.Sociologue, enseignante, écrivain, son travail se centre sur le rapport à la techno-science.

Plasticienne, Sarah Tritz, née en 1980, réalise installations, sculptures et desssins. Régulièrement exposée en France et à l'étranger, la galerie Anne Barrault la représente.

Née en 1978 au Portugal, Loreto Martinez Troncoso réalise des performances, des vidéos, des textes auto-fictionnels dans une lignée hocquardienne.

octobre 2012 - à l’occasion du XXe salon de la revue